Voir l’invisible beauté intérieure

Rita n’était pas gâtée par la nature. Ce n’est pas que son corps était difforme, mais elle avait un visage ingrat, « ingrat double », disaient les mauvaises langues, et elles étaient nombreuses. Beaucoup détournaient le regard pour éviter qu’elle y lise du dégoût et qu’elle se rende compte que, même sans y consentir, ils ne pouvaient s’empêcher de la trouver carrément laide. Par pudeur, certains la connaissant, n’osaient pas la dévisager même furtivement, craignant qu’une attention appuyée sur un défaut de son visage les mène à une sorte de désapprobation, mais peut-on reprocher à quelqu’un son aspect physique ?

Rita n’avait pas le mauvais goût de s’enlaidir par un malencontreux maquillage, qui de toute façon n’aurait pu être qu’un cache-misère. Il ne manquait pas d’ados pour la faire souffrir en lui assénant des vérités aussi méchantes que gratuites, telles que : « Ô le vilain canard », « laideron au carré », « miss repoussoir » ou encore « épouvantail ambulant ». Certes personne ne pouvait avoir peur de la regarder, à moins d’imaginer quelle souffrance on aurait à endurer, si on était soi-même aussi laid. Rita en entendait de toutes les couleurs sur son vilain physique et en était bien-sûr affectée, mais elle ne montrait guère sa contrariété : elle en était juste attristée, sans en vouloir à ces méchantes langues. Cette fille issue de la noblesse avait depuis l’enfance reçu comme leçon : « La vraie noblesse est celle du cœur », ce que ses parents savaient incarner. En particulier quand la fortune familiale s’était progressivement évaporée au soleil des dépenses d’entretien du château et de son grand parc, ils avaient, sans se rebeller, accepté la vente du domaine en le bradant, ce que d’aucuns de leur monde étiquetaient « une honteuse humiliation ». Cela leur permit juste l’achat d’un petit pavillon de banlieue. La famille ne fit pas savoir à leur nouveau voisinage leur noble lignage et ils se firent tout naturellement des amis avec d’humbles roturiers.

Rita se rappelait que les moqueries n’avaient pas d’âge et que déjà les enfants ne lui faisaient pas de cadeaux : « Elle est moche, la Rita, ritatouille, vilaine andouille ». Quand les railleries étaient répétées ou cinglantes, elle se réfugiait dans les bras de maman, qui la câlinait sans dire mot, ou parfois de papa, qui disait des banalités : « C’est comme ça, on ne peut pas forcer les gens à être gentils ; on peut juste leur demander un minimum de respect, mais parfois c’est déjà trop exiger d’eux ; on devrait apprendre aux gens à se mettre à la place des autres et à s’imaginer comment ils réagiraient ». Rita devenue adolescente, en concluait en se regardant dans le miroir : « Comment quelqu’un pourrait-il s’aimer à se voir si…, à être si… si désagréable à regarder ? » Elle en était troublée et comprenait un peu la moquerie des ados, et aussi de certains adultes. Un jour, Mr Aténa, jeune professeur de latin-grec – mais Rita n’apprenait pas ces matières – fit dans la cour de récréation exprès qu’elle entende : « Plus moche, tu crèves ». Elle se retourna, le dévisagea et au lieu de lui tirer la langue pour s’enlaidir aussi moralement, elle lui fit une révérence, avec un brin d’ironie, propre à faire réfléchir un adulte, censé être un éducateur, non un détracteur.

Elle avait deux amis, une fille, Lou, qui avait su faire totale abstraction du physique de Rita, avait regardé au cœur et su s’intéresser à ses profondes qualités humaines, l’apparence n’étant qu’une enveloppe, une écorce qui cache le fruit délicat ; et un garçon : David qui tourna autour de Rita, mais s’il savait l’écouter et reconnaître sa personne en son intériorité, son amour était tinté de pitié, à cause de la laideur de cette jeune fille qui lui attirait tant de mots, tant de maux. Ils s’attachèrent l’un à l’autre, crurent un moment que leur amour pourrait être durable et solide, mais quand les copains s’en prirent aussi à lui, du style : « Tu sais, David, la laideur, c’est contagieux, méfie-toi, tu vas devenir un épouvantable épouvantail », il n’eut pas la force de laisser dire, réagit agressivement, avec eux en les traitant de tous les noms, et intérieurement en l’accusant de ce qu’elle était, « un épouvantail », et de ce qu’elle n’était pas, « une manipulatrice qui l’avait forcé à se pencher sur son cas ». Il la laissa tomber « comme une malpropre », comme il se l’avouait ; pour oublier l’agressivité contre lui-même qui s’en voulait – de quoi au fait ? de s’être comme amouraché ? de l’avoir plaquée ? – il se mit à faire la fête, juste pour boire bière sur bière et oublier ses déboires.

Rita fut très peinée, mais lui pardonna, du moins intérieurement, car David l’évitait et ne lui donnait pas l’occasion de lui exprimer son pardon. Lou voulut jouer la médiatrice auprès de ce garçon. En fait Rita s’aperçut vite qu’ils devenaient les meilleurs amis du monde. Elle sut ne pas sombrer dans la jalousie, en se disant que chacun était bien libre de ses sentiments et de ses amours. Elle fit avec Lou comme avant, sauf que cette amie ne lui consacrait plus guère de temps et d’amitié, le garçon étant devenu plus qu’un ami de substitution : un petit ami, un confident. Or, sans le vouloir – Rita n’espionnait pas les amoureux – elle surprit une de leurs conversations : « Rita, sa cause est désespérée : vu sa laideur, elle devrait être bonne sœur, elle ne pourra jamais trouver un amoureux, et si elle se mariait, ce serait comme chez les deretete un mariage de raison, organisé par une autre famille de nobles ».

Entendre sa meilleure amie l’enfoncer ainsi, fut vécue par Rita comme une trahison et l’eau qui fait déborder le vase. Elle sombra en dépression et envisagea d’en finir. Mais elle était incapable de faire semblant par un appel au secours pour qu’on s’apitoie sur son sort. Elle réfléchit qu’au lieu d’une simple tentative de suicide, se suicider sans se rater était une mesure radicale, contraire à ses convictions profondes concernant le respect inconditionnel de la vie, celle des autres comme de la sienne propre. Elle finit par sortir de son grand mal-être existentiel, revint progressivement à une vie « potable », où elle acceptait de boire la lie de la méchanceté des gens à son égard, d’abord en s’y résignant, puis en accueillant la malveillance dans un cœur conforme au Sauveur, qui humilié, maltraité, lança sur la croix son programme d’indulgence plénière : « Pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu’ils font ».

Le premier jour de sa deuxième année de fac, elle suivit un aveugle qui montait péniblement les marches de l’Université. Elle le doubla, reconnut surprise Mr Aténa, lui proposa spontanément ses services, ce qu’il accepta de bon cœur : « Vous comprenez, il y a encore deux mois, j’étais très malvoyant mais autonome, et maintenant je dois apprendre le "métier" d’aveugle et je ne sais pas encore me débrouiller seul. – De toute façon un aveugle est forcément dépendant des autres pour certaines activités, donc il doit savoir accepter des aides ponctuelles. »

Ils décidèrent de se revoir. Le professeur se réjouissait la maturité de cette étudiante, qu’il ne connaissait pas pour ne l’avoir jamais eue comme élève. Un lien se tissa entre eux et ils se tutoyèrent d’autant plus facilement qu’ils n’avaient que 8 ans d’écart d’âge. Ils apprirent à se connaître, à découvrir leurs personnalités, avec leurs qualités certes, mais aussi leurs défauts. Elle le trouvait sans aucune malveillance actuelle et se demandait s’il était encore capable de redire la phrase assassine qu’il avait osé lui asséner gratuitement. Mais elle n’osait pas lui en parler, parce qu’elle aurait dû avouer être cette élève dotée d’un visage disgracieux à souhait, et parce qu’elle craignait un sentiment de pitié mal placée, du style : « Ma pauvre, comment fais-tu pour supporter… ton physique (!) et les railleries qui en découlent, comme celle que je n’ai su éviter ? » De plus elle n’était pas prête à recevoir une demande de pardon forcée et artificielle pour sa méchanceté ancienne.

Un amour naissant entre eux, Rita eut honte de ne pas annoncer la couleur : « Je suis très moche », mais elle pensa prématuré d’avouer sa disgrâce et qu’il serait bien peiné de vivre en une telle compagnie, si sujette à faire réagir les spectateurs : « Couple mal assorti : la laide et le beau gosse, au lieu de la belle et la bête ! »

Ils avaient des gestes de tendresse l’un pour l’autre ; il caressait ses mains, ses cheveux et faisait de sa main droite le tour de son visage, découvrait ses traits et ne trouvait pas de défaut mais un agrément au contact de sa peau, et… il en rougissait de plaisir. Elle l’emmena danser, l’aida discrètement dans ses évolutions, et ils finirent par de langoureux slows. L’embrassade des corps leur fit monter des ondes de plaisir et ils se dirent que vraiment ils s’entendaient bien et physiquement et par un amour de leurs personnes. Elle ne voulait cependant pas précipiter les événements, car sa morale mettait des freins au don plénier des corps et elle voulait être sûre chez cet homme de sa sincérité, de ses sentiments et de son engagement sans faille s’ils s’avouaient vouloir vivre ensemble dans le mariage, car « j’ai eu trop de contrariétés et humiliations toute ma vie, se disait-elle, je ne supporterais pas l’échec d’un divorce, alors qu’on s’est promis une vie commune pour le meilleur et pour le pire ».

Mais d’abord elle devait savoir s’il avait pour la laideur le même dégoût qu’avant et s’il la plaquerait en apprenant sa laideur : « Si tu rencontrais une femme très désavantagée par la nature, aurais-tu comme avant, la méchanceté de le lui envoyer à la figure ? – Pourquoi "comme avant" ? – C’est que je sais que tu avais maltraité une jeune fille laide… – … au lycée, oui, et je m’en suis tellement voulu, que je ne dormais plus et que mon mal-être n’est passé qu’après une confession en règle et une bonne direction spirituelle : "Priez pour cette jeune fille que vous avez offensée, et quand vous serez prêt, allez lui demander pardon". Mais je n’ai jamais fait le pas, je suis trop lâche. – Il est temps de te racheter, je suis cette jeune fille et je t’offre mon pardon. De plus je te demande pardon pour avoir été cachotière jusqu’à maintenant ». Complètement décontenancé et comme dévisagé qu’elle mette au jour son terrible acte méprisant, il rougit, se confondit en excuses, prit les mains de Rita dans les siennes, les porta à sa bouche, les baisa. Il se leva, prit doucement le visage de Rita de ses deux mains et ils s’enlacèrent amoureusement.

« Comment avant d’être aveugle de mes yeux, ai-je pu l’être dans mon cœur, à ce point que je fus comme le prophète…? – Samuel, "Dieu ne regarde pas comme les hommes : les hommes regardent l’apparence, mais le Seigneur regarde le cœur". – Dès que ma malvoyance commença à me peser, je me suis posé la question : "Dieu me punirait-Il ainsi de ma méchanceté ? " – Non, mais regarde ton expérience de pécheur comme une parabole et écoute Jésus dire : "Je suis venu en ce monde pour rendre un jugement : que ceux qui ne voient pas puissent voir, et que ceux qui voient deviennent aveugles".

Les disciples s’approchèrent de Jésus et Lui dirent :

« Pourquoi leur parles-Tu en paraboles ? » Il leur répondit :

« À vous il est donné de connaître les mystères du Royaume des Cieux, mais ce n’est pas donné à ceux-là…

Je leur parle en paraboles, parce qu’ils regardent sans regarder et qu’ils écoutent sans écouter ni comprendre. Ainsi s’accomplit pour eux la prophétie d’Isaïe :

"Vous aurez beau écouter, vous ne comprendrez pas.

Vous aurez beau regarder, vous ne verrez pas.

Le cœur de ce peuple s’est alourdi :

Ils sont devenus durs d’oreille, ils se sont bouché les yeux,

De peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n’entendent,

Que leur cœur ne comprenne,

Qu’ils ne se convertissent, – et Moi, Je les guérirai".

Mais vous, heureux vos yeux puisqu’ils voient, et vos oreilles puisqu’elles entendent ! »